

Victor Hugo et la langue

Actes du colloque de Cerisy, 2-12 août 2002

Textes réunis par Florence Naugrette
et présentés par Guy Rosa

Ouvrage publié en 2005 aux éditions Bréal avec le concours du Centre national du livre et de l'Université Paris7, reproduit avec la gracieuse autorisation de l'éditeur et l'accord du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle

© Editions Bréal 2005 et Université Paris-Diderot-Paris 7

Langue, parole et savoir dans *Quatrevingt-Treize*

Gabrielle CHAMARAT-MALANDAIN

L'opposition saussurienne entre langue et parole est au fondement de l'ensemble du récit sans qu'elle marque une différenciation entre le discours historique et fictif, comme l'a montré Guy Rosa¹. Même statut énonciatif, même rapport apparent dans les deux cas au savoir de l'énonciateur. Le problème du langage et de la parole se situe donc ailleurs : non dans l'usage de la langue qui est fait pour rapporter les faits et les discours, mais dans les rapports variables que la langue entretient avec la parole de l'énonciateur ou des personnages composés par lui.

On aboutit donc à une forme de retournement : le récit ne met pas en cause la réalité de ce qu'il donne à lire mais propose une vaste interrogation sur l'usage social du langage pour dire le monde, la société elle-même, l'histoire, pour en discourir.

On peut partir du plus simple : des langues spécifiques et de leur lexique. On sait le goût de Hugo pour l'exactitude, ou son effet, dans ce domaine ; elle est sensible aussi bien chez le narrateur que chez les personnages, chefs, paysans, Parisiens. Elles appartiennent à plusieurs domaines : celui de la nature, avec des termes relevant moins de la science que d'usages locaux qui se confondent ou non avec elle : botanique, ornithologie, topographie, météorologie. Je donne quelques exemples mais il s'agit d'un usage récurrent dans les deux parties périphériques : « [...] à terre, le glaïeul, la flambe des marais, le narcisse des prés, la gënotte, cette petite fleur qui annonce le beau temps, le safran printanier [...] »² ; « C'était l'heure charmante que la vieille langue paysanne normande appelle la « piperette du jour. »

1. « *Quatre-vingt-Treize* ou la critique du roman historique », *R.H.L.F.*, mars - juin, 1975.

2. *Quatrevingt-Treize*, Hugo, *Œuvres complètes*, sous la direction de Jacques Seebacher, assisté de Guy Rosa, Paris, Laffont, Bouquins, « Romans III », p. 790. La pagination indiquée désormais sera celle de cette édition.

(847) ; « Le passant qui pénétrait là le soir entendait crier les hulottes, les têtes-chèvres, les bihoraus et les crapauds volants. » (835)

Même plaisir à nommer selon l'usage local les éléments du costume paysan breton réversible de Lantenac sous son manteau de mer à son apparition sur *la Claymore*, le « grigo » porté par les paysans qui attaquent la charrette transportant l'échelle. Même jeu pour les termes de cuisine. Sur la table préparée par les monarchistes pour tenir pendant l'attaque de la Tourgue se trouvent « de grands plats de riz, du fur, qui est une bouillie de blé noir, de la godniveille, qui est un hachis de veau, des rondaux de houichepote ... » (997)

Ce type de vocabulaire appartient à la description en situation, forme de « couleur locale » vendéenne qui ne sera pas confrontée à un autre savoir, plaisir du mot de pays, de son réalisme et de son pouvoir évocatoire.

Le problème se complique avec les langages techniques : le vocabulaire maritime et architectural, par exemple. Le vocabulaire maritime est celui qu'utilisent les officiers et les marins ; il est abondant dans le second livre de la première partie : désignation précise de chaque pièce du navire (semelle, châssis, brague, combleau), de l'art de la navigation allant de pair avec les connaissances hydrographiques supposant celle de la mer et de ses écueils. Le vocabulaire de l'architecture apparaît essentiellement dans deux descriptions et touche des « monuments » directement en prise sur l'Histoire et ses bouleversements : la salle de la Convention (pilastres, socles, étraves, alvéoles, rinceau, architrave, archivoltés...) et la Tourgue (impostes à oreillons, diaphragme, embrasures à fauconneaux, cordons de corbeaux...) : dans les deux cas, la description est mise en rapport avec l'évolution historique qui explique l'état de l'édifice au moment du récit. À chaque occurrence de ce lexique technique, l'effet de savoir est indéniable.

Pourtant, un autre savoir va être confronté à celui qui résulte d'un apprentissage abstrait, théorique. Un savoir purement empirique joue également un rôle essentiel dans l'intrigue. Le meilleur exemple est celui d'Halmalo, qui ne sait ni lire ni écrire, et dont la connaissance des choses est commentée par Lantenac en ces termes :

– Halmalo, je te dis tout cela. Tu ne comprends pas les mots, mais tu comprends les choses ; j'ai pris confiance en toi en te voyant manœuvrer le canot ; tu ne sais pas la géométrie, et tu fais des

mouvements de mer surprenants ; qui sait mener une barque peut piloter une insurrection. (853)

Ce savoir maritime qui est pur savoir-faire et ses adaptations possibles renvoient à la façon dont est menée la guérilla chouanne « bricolée »³, usant d'instruments – désignés parfois par des mots spécifiquement locaux : « une longue perche » a pour nom « ferte » explique Halmalo à Lantenac –, comme d'armes qui sont aussi des objets détournés de leur usage quotidien : « Fertes, fourches, faux, fusils vieux et neufs, couteaux de braconnier, broches, gourdins ferrés et cloutés » (923). Ils renvoient aussi à l'échec des tentatives pour imposer aux paysans en guerre des techniques et un langage d'école : imbécillité de Boulainvilliers que déplore la Vieuville dans sa conversation avec Boisberthelot sur *la Claymore*⁴.

Le langage du peuple entretient d'ailleurs avec la réalité des relations que les « grands » ont tout intérêt à respecter. Halmalo n'a évidemment aucune connaissance en matière d'architecture. En revanche, la description de la Tourgue, prise en charge par le narrateur, pourrait être aussi bien le fait de Lantenac. Mais cette science a une faille : Lantenac ignore tout de la porte cachée à l'intérieur de la tour, tout en sachant que ce type de passe souterraine existe dans d'autres châteaux. Il renvoie ce que lui apprend Halmalo à un *conte*. Autre triomphe de l'empirisme : Halmalo sait parce qu'« il est du pays » et qu'il s'agit d'un secret transmis oralement de père en fils. Le titre du chapitre est « Mémoire de paysan vaut science de capitaine ».

Partout, le flou est sensible. Au plus simple, on peut dire que le langage n'est pas le seul accès au savoir, mais il existe aussi plusieurs mots pour dire la même chose, le langage bouge, enfin le registre dont il relève peut être de l'imaginaire ou de la réalité.

C'est ici qu'on peut faire intervenir le personnage de Tellmarch. Celui qu'on appelle dans le langage du pays « le Caïmand », qui veut dire « mendiant », apparaît d'abord comme une sorte de double de Lantenac : « Presque son pareil » dans l'apparence physique, il le considère comme un frère dans sa misère occasionnelle. Contrairement à Halmalo, il sait lire et écrire mais son savoir se situe

3. Au sens où David Charles utilise le mot « bricolage » à propos de l'œuvre de Hugo. Voir *La Pensée technique de Victor Hugo dans l'œuvre de Victor Hugo*, Paris, P.U.F., « Écrivains », 1997.

4. « Il leur baragouinait la vieille langue militaire ; pour dire un chef d'escouade, il disait un *cap d'escouade*, ce qui était l'appellation des caporaux sous Louis XIV. » (805)

hors des significations du vocabulaire usuel et souhaite y rester. D'où l'étrangeté du dialogue entre lui et Lantenac :

- De quel côté êtes-vous donc ? demanda le marquis ; êtes-vous républicain ? êtes-vous royaliste ?
- Je suis un pauvre.
- Ni royaliste, ni républicain ?
- Je ne crois pas.
- Êtes-vous pour ou contre le roi ?
- Je n'ai pas le temps pour ça.
- Qu'est-ce que vous pensez de ce qui se passe ?
- Je n'ai pas de quoi vivre.
- Pourtant vous venez à mon secours.
- J'ai vu que vous étiez hors la loi. Qu'est-ce que c'est que cela, la loi ? On peut donc être dehors. Quant à moi, suis-je dans la loi ? Suis-je hors la loi ? Je n'en sais rien. Mourir de faim est-ce être dans la loi ? (843-844)

Tout se passe comme si, situé par la faim en marge de la société, il considérait lui-même délibérément son savoir en marge du savoir social et de ses marques. L'intérêt qui gouverne les hommes n'est pas son fait ; le moins que l'on puisse dire est qu'aucune révolte de classe ne l'habite, il connaît la situation politique et les données du conflit mais il n'en tire aucune conclusion autre que réflexive : « Il y a à dire des deux côtés ».

La science qui l'intéresse appartient à un espace qui n'est pas celui de la société ou la dépasse : « ce qui se passe », se passe « là haut » : « Et puis, il y a des choses qui se passent encore plus haut, le soleil qui se lève, la lune qui augmente, c'est de cela que je m'occupe. » (845) Elle n'est pas soumise à la raison commune mais à celle du « songe » : « Parce que je songe, on croit que je sais ». La connaissance qu'il en tire relève d'une science primaire fondée sur la seule observation de la nature et fait éclater les définitions :

Tellmarch était un *philosophe*, mot de paysan qui signifie un peu médecin, un peu sorcier. Il soigna la blessée dans sa tanière de bête sur son grabat de varech, avec de ces choses mystérieuses qu'on appelle « des simples » et grâce à lui, elle vécut. (945)

Hugo s'amuse évidemment de ces distorsions du langage populaire qui mettent à l'envers le sens académique des mots – « philosophe », « mystérieuses », « simples » – comme il semble, chaque fois que le problème se pose, ne pas cacher sa sympathie pour

les paradoxes recélés par des savoirs hors norme, proches des choses concrètes, faisant éclater les limites des signes, brouillant les pistes du sens. Au point que la lecture du monde que propose Tellmarch en se situant hors de toute grammaire sociale pourrait constituer un modèle d'adaptation à la réalité de la vie si l'Histoire en même temps que l'intrigue ne lui donnait finalement tort. Le point de vue du « plus haut » ne supporte pas l'épreuve du spectacle offert par la ferme de l'Herbe-en-Pail brûlée et des bleus sauvagement assassinés. La mère arrachée à ses enfants détruit l'ordre naturel du monde auquel sa misère hiérarchiquement entretenue et consentie lui semblait pouvoir appartenir.

Reste un personnage emblématique d'un ailleurs possible des normes langagières, une individualité philosophique qui ne doit pas être confondue avec les problèmes essentiels que pose le langage vendéen.

L'homme de *Quatrevingt-Treize* est sujet dans la nature, mais il l'est aussi et d'abord dans l'Histoire. En ce sens, les limites des langages spécifiques élaborés à partir de codes sociaux définis et supposant un apprentissage, n'empêchent pas, critique plus grave, l'impossibilité d'y accéder en même temps qu'à une certaine abstraction.

Les bornes d'un langage fermé à ses capacités de significations actualisées et l'incapacité de raisonner qui en résulte apparaissent chez deux personnages importants avec un rôle essentiel dans leur fonction. L'enchaînement est du même type dans les deux cas : les limites du vocabulaire entraînent celle du raisonnement et provoquent une impuissance complète à réagir à la compétence linguistique plus large de l'interlocuteur.

Revenons sur Halmalo. Au plan du savoir concret et de son langage – noms de lieu, costume (chapeaux : carapousse ou tapabour), effets de terrain (émousses) –, Halmalo et Lantenac sont à peu près à égalité. Le grand seigneur connaît pour une large part la langue vendéenne des matelots et des paysans, ce qui d'ailleurs encourage la clôture et la met au service de l'autorité politique et religieuse. Le problème se pose, la distorsion existe entre les deux personnages et au détriment du plus faible aussitôt que l'on passe du terrain ou des faits à leur motivation. L'échange sur la gabelle est significatif. Halmalo sait ce que sont les gabelous et les faux-sauniers mais il ignore leur rapport avec le gouvernement du roi. Lantenac se garde de clarifier :

- Les gabelles, est-ce que c'est la même chose que le roi ?
- Oui. Non ; mais il n'est pas nécessaire que tu comprennes cela.
(831)

Préciser les implications du mot ferait évidemment s'effondrer la logique interne du système auquel obéit Halmalo qui baise la fleur de lys brodée comme il baiserait le crucifix. À ce refus d'explication « syntaxique » il adhère d'ailleurs totalement : Monseigneur qui parle comme le bon dieu n'a pas de compte à rendre au matelot selon une hiérarchie reconnue une fois pour toutes, qui relève d'une norme et non de l'intelligence : « Je demande pardon à monseigneur d'avoir fait une question à monseigneur. » (831) Les mots pour lui ont un usage pratique, immédiat, ils ne servent en rien la construction d'un raisonnement.

Le choc est plus direct lorsque les langages qui s'opposent appartiennent à des représentants des deux partis opposés : la Vendée paysanne et les Parisiens au service de la Révolution. C'est ce que met en scène quasiment à l'ouverture du roman la rencontre entre Michelle Flécharde et les soldats républicains. Ici le dialogue est impossible, programmant l'impasse où se fourvoie la guerre civile. Les mots de Michelle Flécharde ne sont pas ceux du régiment. Elle sait ce qu'est un pays mais pas ce qu'est une patrie ; elle sait que ses enfants lui appartiennent mais non qu'elle appartient à un parti, bleu ou blanc ; elle ne sait pas ce que sont des « opinions politiques ». Elle ignore tout langage qui dépasse celui de son village *a fortiori* et malgré la guerre, le langage issu de la Révolution. Cette méconnaissance, comme chez Halmalo, cette stagnation dans un système de signes que l'Histoire n'a pas touché entraîne une logique close sur elle-même, logique d'une hiérarchie où le seigneur et Monsieur le curé sont détenteurs du droit de vie et de mort sur une famille de laboureurs. Comme pour Halmalo, ce droit est un fait, divin. Seulement, ici le choc entre les deux langages éclate, alors qu'il était amorti dans son propre intérêt par Lantenac. Les jurons que fait retentir le grenadier sont justifiés par « le massacre pour l'entendement d'un honnête homme » qu'a représenté l'ébauche de dialogue. Les limites du langage paysan sont pour une grande part au service des royalistes alors que pour les républicains, elles sont au principe de la guerre civile.

Le contraste est d'autant plus remarquable que les limites du lexique vendéen et la primarité du raisonnement qu'elles entraînent se heurtent au langage populaire parisien. La parole de Radoub (jusque dans son discours au procès de Gauvain) et celle de la vivandière usent d'un vocabulaire simple et leur raisonnement existe parce qu'il

est adapté au mouvement de l'Histoire, même s'il relève du seul bon sens et de l'émotion directe plus que d'une intelligence conceptuelle. La capacité d'adaptation du langage est donc bien ce qui fonde la différence.

Les deux scènes dont on vient de parler sont d'une certaine façon prises en charge par la voix auctoriale au début de la III^e partie, dans le premier livre qui s'intitule « La Vendée ». Ce livre, dont on sait qu'il fut rajouté à la première rédaction, est une digression historico-philosophique qui s'élève au dessus de l'intrigue fictionnelle et tente en surplomb de démêler les causes de la guerre civile. Il s'agit d'un vaste développement sur les conditions naturelles de la vie des Vendéens et sur leurs conséquences. Elles expliquent l'enfermement du peuple breton, son repli sur lui-même, et une opposition à l'« étranger » à travers l'Histoire, au-delà de toute considération idéologique politiquement déterminée. Ainsi se comprend cette clôture difficilement concevable d'un pays isolé dans l'espace, ayant des mœurs, une pensée, un langage qui n'appartiennent qu'à lui.

Tout part en effet des forêts, de leur obscurité, de l'enchevêtrement d'une végétation qui font du lieu une énigme pour qui n'y est pas né : « fourmillement d'hommes » enfouis, terrés, non repérables. L'âme de cette terre ténébreuse et sauvage passe dans l'homme (titre du chapitre 6) et compose le paysan breton, « ce sauvage grave et singulier », hors du monde, ignorant, c'est-à-dire inapte à tout autre savoir que celui de sa charrue, accessible pour les mêmes raisons à toutes les superstitions, volontairement et définitivement soumis au maître et au prêtre qui protègent et encouragent son isolement.

Tout cela passe par le verrouillage d'un langage figé, qui a échappé à une évolution historique normale et dont le Vendéen détient désormais seul le code, « parlant une langue morte, ce qui est faire habiter une tombe à la pensée » (916).

Les sept Forêts-Noires de Bretagne appartiennent à une catégorie de la pensée et du langage qui ne peut être que celle de la légende, seule capable de rendre compte de leur étrangeté absolue, fondement d'un retard de la pensée quasi inébranlable exacerbant les termes du combat entre la stagnation et le progrès. La légende révèle du même coup, en situation de tension exceptionnelle, sa fonction générale de dévoilement de la vérité irrationnelle. C'est pourquoi l'histoire de la guerre de Vendée doit passer par elle si cette vérité est son but, vérité double, irréductible à l'univocité : « Cette guerre des Ignorants, si stupide et si splendide, abominable et magnifique, a désolé et enorgueilli la France. La Vendée est une plaie qui est une gloire. »

(916). Réalité d'un choc formidable entre deux modes opposés d'appréhension du monde se résolvant en une dualité de langage :

[...] l'ignorance faisant à la vérité, à la justice, au droit, à la raison, à la délivrance, une longue résistance bête et superbe ; [...]. En somme en démontrant la nécessité de trouer dans tous les sens la vieille ombre bretonne et de percer cette broussaille de toutes les flèches de la lumière à fois, la Vendée a servi le progrès. Les catastrophes ont une sombre façon d'arranger les choses. (926)

À cette langue morte, « tombe de la pensée », s'est opposé, dans la partie centrale, le vertige des paroles qui jaillissent de toutes parts, à Paris, pendant la Convention. Tout est parole dans les rues en 93 : chansons (la Marseillaise), discours (« on n'entendait que ce mot dans toutes les bouches : – Patience, nous sommes en révolution »), parole des affiches, des devises, des drapeaux, des orateurs publics, bégaiement du « ça ira » par les enfants...

La parole se libère en même temps que la pensée dans la rue mais aussi à l'Assemblée : « À la Convention, l'intempérance du langage était de droit. » (905) Déchaînement des mots qui semblent précéder les actes, les provoquer :

Il s'est dit à cette assemblée de ces vertigineuses paroles qui ont, quelquefois à l'insu même de celui qui les prononce, l'accent fatidique des révolutions, et à la suite desquelles les faits matériels paraissent avoir brusquement on ne sait quoi de mécontent et de passionné, comme s'ils avaient mal pris les choses qu'on vient d'entendre; ce qui se passe semble courroucé de ce qui se dit; les catastrophes surviennent furieuses et comme exaspérées par les paroles des hommes. Ainsi une voix dans la montagne suffit pour détacher l'avalanche. Un mot de trop peut être suivi d'un écroulement. Si l'on n'avait pas parlé, cela ne serait pas arrivé. On dirait parfois que les événements sont irascibles. (905)

Les mots d'auteur fusent et suffisent à présenter les hommes, le mot se substitue au portrait, à l'action, donnant un statut très spécial à la narration, statut discursif très sensible dans la pseudo-représentation du procès de Louis XVI, où les formules se substituent à la sentence.

Les mots sont eux-mêmes mouvement, invention. Le mot nouveau désigne la chose nouvelle ou la nouvelle façon de considérer les anciennes, révolutionnées : on se moque des « écrouelleux », on porte des vestes « bleu de tyran », on va « à la messe rouge », on boit du

« vin d'émigré », les mariés le sont « *municipaliter* ». On peut étendre ainsi l'idée que Roger Bellet a développée à partir d'une analyse des transformations de l'onomastique dans le roman : noms de lieux, patronymes, surnoms⁵. La révolution passe par les mots, « véritable cataclysme nominal » et plus largement, verbal.

La voix auctoriale intervient de façon récurrente, pause dans ce déferlement, commentant et précisant à quelle révolution dans la pensée préside cette tempête verbale. Aux chapitres sur la salle de l'assemblée (II, I, 4 et 5) succède une digression :

Parmi ces éloquences furieuses, parmi ces voix hurlantes et grondantes, il y avait des silences féconds. Lakanal se taisait et combinait dans sa pensée l'éducation publique nationale. (900)

Aux chapitres sur les formules qui ont scandé la condamnation à mort du roi, puis sur les tribunes publiques, succède une autre digression qui précise l'ampleur des projets accomplis ou à accomplir : déclarations, décrets qui remettent en mouvement des siècles d'idées et de dogmes figés et que fonde l'axiome essentiel : « *La liberté du citoyen finit où la liberté d'un autre citoyen commence* ; ce qui résume en deux lignes toute la sociabilité humaine. » (904) Le mot « sociabilité » est emprunté à Louis Blanc qui l'avait lui-même repris aux Lumières et à Rousseau pour l'opposer aux « dogmes de religion »⁶. Le texte entérine ainsi à son tour le mouvement de l'Histoire confondu avec celui de la langue.

Enfin, c'est après le chapitre sur l'intempérance du langage à la Convention que s'effectue la vaste métaphore de la Convention-océan, soumise aux mouvements du vent. Chaque homme, et donc chaque prise de parole, y sont référés aux vagues de la mer agitées par un vent de prodige.

La connaissance du langage passe donc par la capacité de faire bouger les signes, de maîtriser leurs relations et leurs enchaînements, de s'adapter à un mouvement de la langue qui est aussi celui de l'Histoire. La question du degré de vérité que le langage et la parole sont capables d'atteindre n'en reste pas moins posée.

La diversification de la parole des « chefs » en témoigne. Elle est, comme les langages spécifiques, un langage du savoir et de l'autorité

5. Roger Bellet : « Ordre et révolution onomastiques dans *Quatrevingt-Treize* », *Europe*, mars 1985.

6. Bernard Leuilliot : *Quatrevingt-Treize*, Classiques de Poche, 2001, p. 249, note 4.

mais cette fois en prise directe sur l'action principale, la guerre civile, et constitue donc la formulation signifiante d'idéologies antagonistes, de conceptions différentes de l'Histoire.

La parole est univoque dans son principe : c'est pourquoi elle est un lieu privilégié de la confusion entre Histoire et fiction. L'affiche mettant à prix la vie de Lantenac est signée de Prieur de la Marne, personnage réel et de Gauvain, personnage fictif. Même chose pour la parole de Cimourdain qui se mêle rue du Paon à celle des conventionnels historiques : Danton, Marat, Robespierre. Quant aux discours fictifs de Lantenac, il est facile d'y repérer les composantes du discours des chefs chouans et des penseurs contre-révolutionnaires associées au cynisme de l'homme de cour qu'il a été.

Le principe d'autorité qui caractérise la parole des « chefs » la relie au Verbe. On sait que le mot est utilisé à différentes reprises par Hugo toujours plus ou moins en connexion avec le sens qu'il a dans l'évangile de Jean, l'occurrence la plus connue étant la chute de la *Suite à Réponse à un acte d'accusation* dans *Les Contemplations* :

Oui, tout puissant ! tel est *le mot* [...]
Car le mot c'est le Verbe et le Verbe, c'est Dieu⁷.

Le vers clôt un long poème où la délivrance du mot des entraves de la langue classique est présentée comme le signe d'une libération de la pensée; elle fait passer dans la parole romantique le « progrès saint », déjà accompli par la Révolution aux plans politique et social. Bernard Leuilliot rappelle que dans *Napoléon le Petit* (« Le Parlementarisme »), au Verbe de Dieu, créateur des êtres doit être associé le Verbe de l'homme capable de faire exister la société, principe de l'échange alors fécond entre individus au service du progrès.

Le titre du chapitre qui ouvre I, III « Halmalo » est : « La parole, c'est le Verbe ». La parole est celle de Lantenac qui se sert d'une rhétorique qu'il maîtrise parfaitement pour subjuguier le marin qui le menace. L'argument essentiel est que dans cette guerre, Lantenac est l'instrument de Dieu. Le tuer, c'est donc tuer Dieu. Le Verbe-Dieu opère le retournement attendu : « Grâce, monseigneur ! pardonnez-moi, cria-t-il ; vous parlez comme le bon Dieu. » (828)

Jeu parodique du titre donc qui permet d'identifier cette parole d'autorité, religieusement souveraine en Vendée. Parole à laquelle,

7. Hugo, *Œuvres complètes*, Laffont, Bouquins, « Poésie II », *Les Contemplations*, I, 8, p. 271.

d'ailleurs, Lantenac croit : il reprendra l'argument à la fin du discours à Gauvain dans le cachot où il attend la mort.

À l'autre bout du roman, le mot est repris dans le chapitre intitulé « Le verbe et le rugissement ». Deux voix s'y répondent, celles de Cimourdain et de l'Imâus. Cette fois, et selon une autre logique interne du discours, c'est dans la bouche de Cimourdain que semble se situer le Verbe évangélique. Sa prêtrise, désormais au service de la Révolution, permet « l'accomplissement des lois d'en haut ». Les troupes de Lantenac sont comparées aux brebis égarées de l'évangile et sa mission est de les faire passer des ténèbres à la lumière. Sa parole est une parole de charité qui implique le sacrifice de sa personne et de celle de Lantenac afin que la paix soit rétablie sur la terre. L'Imâus oppose à ce Verbe moderne la parole biblique. Il désigne Cimourdain comme un nouveau Caïn, oppose à la voix fraternelle le rugissement du dogme ; car sa voix parle au nom de Lantenac, représentant du seul Dieu qu'il reconnaît, celui au nom duquel se sont effectuées les guerres saintes. Le combat sera béni plus loin par le vrai prêtre, « Grand Francoeur qui était le prêtre Turmeau ».

L'autorité du Verbe se transforme donc ici en deux logiques internes soumises à deux conceptions opposées de Dieu. Elle débouche sur le même « inexorable », mot récurrent dans le roman, appartenant aux deux camps. Hugo avait pensé que le livre pourrait être le roman des *Inexorables*⁸. Cette parole d'autorité est moins une qu'il y paraît à l'intérieur de chacun des partis. Je laisse de côté les divergences qui existent au sein du parti ultra, bien que fondées sur des divisions de classes, de stratégie et donc aussi de langage. La division essentielle au récit et à ses significations existe parmi les républicains. Elle se révèle sur le terrain en différence dans les pratiques, mais celles-ci renvoient aux modalités d'une pensée républicaine arrimées à des paroles et à des formes discursives différentes.

Le premier indice apparaît dans le portrait de Cimourdain, auquel est consacré le premier livre de la II^e partie : il occupe, fait exceptionnel dans le roman, trois chapitres entiers. Présentation en règle du personnage : physique, origines, histoire, évolution religieuse et philosophique, adaptation au mouvement historique, options, mode d'être et de pensée. Tous les aspects du personnage sont successivement évoqués par un narrateur omniscient qui sonde l'esprit

8. *Reliquat* de *Quatrevingt-Treize*, Victor Hugo, *Œuvres complètes*, édition chronologique sous la direction de Jean Massin, Club français du livre, 1970, p. 511.

et le cœur. Tout semble indiquer que la composition du personnage est fondamentale pour que se nouent l'intrigue et tout ou partie du sens du roman.

Tous les détails du caractère décrit convergent, exception faite du « coin non trempé dans le Styx », vers un mode d'appréhension du monde caractéristique de l'esprit de géométrie si on prend le mot dans son sens pascalien, réduit à la reconnaissance de principes auxquels toute espèce de raisonnement doit être soumis :

Cimourdain était de ces hommes qui ont en eux une voix, et qui l'écourent. Ces hommes-là semblent distraits ; point ; ils sont attentifs.

Cimourdain savait tout et ignorait tout. Il savait tout de la science et il ignorait tout de la vie. De là sa rigidité. [...] En révolution rien de redoutable comme la ligne droite. Cimourdain allait devant lui, fatal.

Cimourdain croyait que dans les genèses sociales, le point extrême est le terrain solide ; erreur propre aux esprits qui remplacent la raison par la logique. » (806)

Sa parole intervient directement plus loin dans le récit. Elle succède à l'échange orageux entre les têtes de la Révolution, selon l'expression de Marat, elles-mêmes accordées et désaccordées :

- [...] Nous sommes les trois têtes de Cerbère. De ces trois têtes, l'une parle, c'est vous Robespierre, l'autre rugit, c'est vous Danton...
- L'autre mord, dit Danton, c'est vous Marat.
- Toutes trois mordent, dit Robespierre. » (878)

La parole de Cimourdain se présente alors en surplomb d'un débat où l'accord sur le but – sauver la république – se heurte sans espoir aux divergences sur les moyens. Son droit est reconnu immédiatement par Marat. Elle apparaît en effet comme conciliant les trois voix formidables dont chacune prétendait détenir le vrai. Rejoignant celle de Robespierre, elle désigne la Vendée comme danger immédiat et emporte l'adhésion. Ensuite les interventions de Cimourdain se signalent par leur caractère drastique en renchérissant sur chacun de ses interlocuteurs. On peut dire qu'aux plans de la théorie et de l'action militaire la parole de Cimourdain se maintiendra dans ce registre de l'« inexorable ».

Le dialogue entre Cimourdain et Gauvain (III, II : « Les deux pôles du vrai ») permet de préciser ce qui différencie deux paroles qui ont aussi la même vérité pour objectif : la République (les dernières paroles de Gauvain sur l'échafaud sont « Vive la République ! ») ; il y a le discours de la ligne droite, chirurgical : il s'agit d'extirper jusqu'à

la racine « tout ce qui est la tyrannie dans tout ce qui est le tyran », d'en finir définitivement avec le vieux monde par une mutilation radicale. Dans la mesure où cette parole se résout en actes, elle est performative de l'impitoyable après comme avant le combat.

À ce discours s'oppose celui de la ligne courbe qui isole l'après de l'avant et du pendant, qui revient après la victoire sur le comportement qui l'a obtenue, qui ne met pas sur le même plan la cause à combattre militairement et le respect de l'individu, jugé irresponsable d'options politiques qui le dépassent. Ce respect en effet est au principe du bouleversement de l'ordre établi et demeure le but ultime de la Révolution. Quand ce discours se fait acte, il se nomme pitié, clémence. « Amnistie, dit Gauvain, est pour moi le plus beau mot de la langue humaine. » (952) Le dialogue se clôt sur un commentaire en forme de métaphore : « En entendant parler ces deux hommes, on eût cru entendre le dialogue de l'épée et de la hache. » (953)

Les deux « vrais » se conceptualisent de façon plus précise encore dans le dernier dialogue entre les deux hommes qui se répondent selon des séries antagonistes : république de l'absolu et république de l'idéal, balance et lyre, théorème et aigle, Euclide et Homère, justice et équité, songe et réalité, droit et loi. Le discours de Gauvain s'élève et s'amplifie en même temps que l'idée de Révolution tend vers sa plus grande extension, limite supérieure où la société humaine devient « plus grande que nature », triomphe de la pensée sur l'action, du principe sur le fait⁹. Il s'achève sur un silence, sur l'indicible de la pensée de l'avenir.

L'action, c'est-à-dire la mort de Gauvain guillotiné et le suicide concomitant de Cimourdain, laisse en suspens le dialogue qui avait introduit un troisième terme entre « Titans et géants », entre monarchistes et républicains. La disjonction du discours sur la Révolution subsume finalement l'alternative entre celui des deux camps. Que diable veut-elle dire ? La page révolutionnaire a comme dans le reste de l'œuvre son recto et son verso¹⁰. Quatrevingt-Treize a sa légende qui est sa vérité et celle-ci est double. Le langage des personnages comme celui du narrateur échoue à délivrer un savoir un, une vérité une. Or, on l'a vu, l'interrogation sur le rapport entre langage et savoir traverse le livre. Nul doute que le progrès d'une

9. Voir *William Shakespeare*, III, III; *L'histoire réelle*, 3.

10. La succession des deux grands textes : *La Révolution*, fin 1857, et le *Verso de la page*, début 1858 sont comme les emblèmes de la dualité irréductible des deux points de vue de Hugo sur la Révolution que l'œuvre ne cesse de relancer.

intelligence qui dépasse celle de « la bête ouvrière », comme dit Gauvain, passe par l'apprentissage de la parole. Une fois l'outil acquis, il semble bien ne pouvoir entretenir avec la vérité qu'un rapport asymptotique. Gauvain renvoie la vérité à l'instance étoilée, visible « à travers la voûte du cachot ».

L'éventuelle sortie de l'impasse semble en effet dans le livre relever d'une voix relayée par des voix qui échappent au système langagier. Au point de vue strictement diégétique, on peut dire que l'intrigue repose sur la découverte initiale des enfants par le régiment du Bonnet-Rouge et leur sauvetage par Lantenac à la fin. Le rôle de Michelle Fléchard est en ce sens essentiel. On a vu les limites de son usage de la parole. Mais ces limites sont compensées par une force d'expression non langagière de l'émotion, par l'expression instinctuelle et ineffable de la maternité. Témoin son silence dans le carnichot de Tellmarch, abri d'un désespoir inintelligible pour elle et pour les autres. Tellmarch y répond par son propre silence « comprenant devant un tel accablement l'impuissance de la parole ».

Au terme de sa longue errance orientée par le coup de canon qui répond à la question qu'elle pose à la solitude – *Vox in deserto* –, son cri « effrayant » arrête Lantenac et retourne la situation dramatique. Mais le « dieu » qui surgit dans le « démon » Lantenac, *In daemone deus*, isole la contradiction interne à l'argumentation des deux chefs républicains. Le cri de Michelle Fléchard bouleverse alors le rapport de la théorie à l'action et relance le récit sur la problématique interne au contenu du discours. Il n'est pas indifférent que Hugo ait choisi cette clôture en deux temps. Double, mais débouchant sur la même cessation de la parole : cri de la mère, disparition de Lantenac, mort des deux républicains ; expression de la vie ou de la mort, de ce qui dans la vie n'a d'autre alternative que la mort, violence interne à la maternité, à la paternité, à l'intériorisation passionnée d'un idéal d'amour social.

Le principe d'une alternative irréductible est entretenu par la narration jusqu'à se reporter à une parole non prononcée. Les titres des chapitres (on en a évoqué plusieurs) servent le dialogisme, de même que l'usage privilégié des formules qui soit resserrent l'opposition – « Un monstre de pierre faisant pendant à un monstre de bois » –, soit la nuancent – « un édifice est un dogme, une machine est une idée » –, soit la renvoient à la cohérence de son incohérence : « la toute puissante déchue avait horreur de la toute puissante nouvelle ». Aucune facilité au demeurant. L'inexorable a ses raisons contre la

clémence : Tellmarch regrette de ne pas avoir fait arrêter Lantenac, Gauvain sait les désastres que va entraîner la fuite de Lantenac. Rue du Paon, la parole de Robespierre a largement autant de poids que celle de Danton et cette reconnaissance qui apparaît chez Hugo avec l'exil le fait alors opter pour Louis Blanc contre Michelet dans la querelle qui oppose les deux auteurs sur la personnalité de Robespierre¹¹. Pourtant, au-delà de cette reconnaissance et s'il apparaît sous un jour moins sombre dans la violence que Marat, il est clair qu'il condamne sans rémission Lantenac. Or tout l'intertexte hugolien et le combat personnel de Hugo auréolent l'action de Gauvain d'une grandeur que mesure sa phrase sur l'amnistie¹².

La voix auctoriale ne prend parti finalement que dans la deuxième partie et elle tranche pour une incapacité de l'intelligence humaine face à l'Histoire. L'Histoire est gouvernée par Dieu selon un projet repérable mais avec des moyens dont le sens échappe à l'homme. Les grands hommes ne sont que les « greffiers » d'une parole à laquelle ils n'ont pas accès:

La révolution est une action de l'Inconnu [...]. Desmoulins, Danton, Marat, Grégoire et Robespierre ne sont que des greffiers. Le rédacteur énorme et sinistre de ces grandes pages a un nom, Dieu et un masque, Destin. Robespierre croyait en Dieu. Certes ! (907)

Cette voix inaudible passe dans le récit par les deux ailleurs du langage humain que parlent la Nature et les enfants. L'ordre de la nature, suggère Hugo dans *Philosophie*, qui devait servir de préface aux *Misérables*, est le modèle d'une solidarité dans la création que la société humaine devrait tendre à reproduire :

Rien n'est solitaire, tout est solidaire.

11. Voir Louis Blanc : *Histoire de la Révolution française*, 1868, VI, 1, et l'éloge qu'il fait de Robespierre. Son refus de l'inégalité des chances et son idéal de protection sociale allaient, selon Louis Blanc, beaucoup plus loin que l'individualisme des Girondins et leur reconnaissance des inégalités naturelles ou acquises. Cette exigence de Robespierre était inacceptable pour les hommes de 93. Dans la Préface placée en tête du tome V de l'édition de 1869 de son *Histoire de la Révolution*, Michelet condamne la méthode historique de Louis Blanc qui en divisant le compte rendu des faits, obscurcit leur sens. Il attaque par ailleurs violemment la « tyrannie » grandissante de Robespierre. Voir aussi B. Leuilliot, édition citée, p. 528-529.

12. *L'Année terrible* paraît au début de 1872 et la rédaction de *Quatrevingt-Treize* commence la même année. La défense des communards est dans la ligne de « la pitié suprême » qui est un des principes essentiels de la philosophie hugolienne telle qu'elle s'exprime dans l'œuvre entière.

La solidarité des hommes est le corollaire invincible de la solidarité des univers. Le lien démocratique est de même nature que le rayon solaire¹³.

C'est bien un modèle de paix que propose, de façon récurrente au long du roman, la nature qui, entendue ou non, parle à l'homme. Langage paradoxal en temps de guerre civile. Je ne prends qu'un exemple.

Le face-à-face historique de la Tourgue et de la guillotine est situé dans le dernier chapitre dont le titre est « Cependant le soleil se lève ». Les deux monstres, celui de la tyrannie et celui de la vengeance se parlent mais leur parole est dominée par celle de la nature :

La nature est impitoyable ; elle ne consent pas à retirer ses fleurs, ses musiques, ses parfums et ses rayons devant l'abomination humaine ; elle accable l'homme du contraste de la beauté divine avec la laideur sociale [...]. Il faut que la difformité humaine se montre toute nue au milieu de l'éblouissement éternel.

[...] les groupes d'arbres fraternels, les nappes d'herbe, les plaines profondes, tout avait cette pureté qui est l'éternel conseil de la nature à l'homme. (1062-1063)

C'est au centre de ce conflit que se précise le sens du personnage « philosophique » de Tellmarch dont on a dit les contradictions. Son intimité avec la nature, dans ces temps « où tous les hommes n'avaient qu'une affaire, la dévastation, et qu'un travail, le carnage », le place hors dialogue et hors langage. Celui qui semble contredire à la « loi » sociale introduit le doute, le soupçon, et est mis à l'écart. Lui-même finit par douter de la légitimité de cette communion avec la nature, par reconnaître l'impasse de cette submersion « dans la paix immense des choses », qui en fait un animal asocial et brouille son sens du bien et du mal. Le modèle qu'il donne existe, mais n'existe qu'à l'état idéal

Le livre III de la III^e partie donne la parole aux enfants. Le langage de Georgette est en bien des points comparable à celui de la nature. Georgette « jase » :

Ce chuchotement confus d'une pensée qui n'est encore qu'un instinct contient on ne sait quel appel inconscient à la justice éternelle ; [...] cette ignorance souriant à l'infini compromet toute la création dans le

13. V. Hugo, *Œuvres complètes*, Laffont, Bouquins, « Critique », *Philosophie*, II, p. 508.

sort qui sera fait à l'être faible et désarmé. Le malheur, s'il arrive, sera un abus de confiance.

Le murmure de l'enfant, c'est plus ou moins que la parole ; ce ne sont pas des notes, et c'est un chant ; ce ne sont pas des syllabes, et c'est un langage. (974)

La jonction se fait ensuite explicitement entre le langage non syllabique de l'enfant et celui de la nature au sein de laquelle Georgette se sent « en sécurité ». Hugo y entend la preuve de Dieu, infini que le langage de l'homme ne parvient pas à atteindre. En ce sens, massacrer l'antique livre, évangile apocryphe, véritable monument de tout ce que l'invention de l'homme a été capable d'inscrire et conserver à travers les âges, c'est réduire à rien les déviations et les erreurs infinies du langage humain agencé dans son plus grand art : « Tailler en pièces l'histoire, la légende, la science, les miracles vrais ou faux, le latin d'église, les superstitions, les fanatismes, les mystères, [...] c'est un travail pour trois géants, et même pour trois enfants [...] » (982) Il ne reste plus qu'à restituer à la nature les erreurs émietées, désormais indéchiffrables qui s'envolent au vent : « Et le massacre se termina par un évanouissement dans l'azur. » (982)

Tous les romans de Hugo interrogent la compétence linguistique du langage et de la parole ; langage et parole du monde, du peuple, des grands, du texte. *Quatrevingt-Treize* explore leur champ dans l'espace temporel que recouvre le livre. Le moment révolutionnaire, et celui de la guerre civile sont doublement propices à en observer l'usage et la fonction. Dans ses différenciations historiques et locales et dans leur choc, du plus élémentaire au plus élaboré, dans ses limites aussi. Le choc des deux partis et le choc plus sourd mais décisif à l'intérieur d'un même parti sont aussi deux chocs de langage. Et d'un langage performatif au sens où la philosophie de l'événement, la Révolution, sur lequel l'œuvre n'a jamais cessé de s'interroger, est ici grâce au recours à la fiction, en prise directe sur l'action. Cela fait de *Quatrevingt-Treize* un roman de la parole dans son rapport au savoir et à l'action, un roman de la parole passée, présente et à venir tout autant qu'un roman non pas historique mais de l'Histoire. Les deux, au fond, se confondant dans la même interrogation sur le sens que l'homme est en mesure de leur donner et sur ce qui peut en faire le sujet de l'Histoire. Question comme indéfiniment reportée puisqu'en 1872, quatre-vingts ans après 1793, il est clair que la parole

romanesque est toujours en attente d'une parole de vérité : celle de la loi d'amnistie des communards, celle d'un discours conséquent sur la République. Au cœur de l'actualité et de son avenir donc, mais en toute connaissance (l'insertion implicite de Hugo dans le dialogue très vif qui oppose les historiens contemporains le prouve) de leur rapport à l'interprétation du passé à laquelle ils sont directement liés.